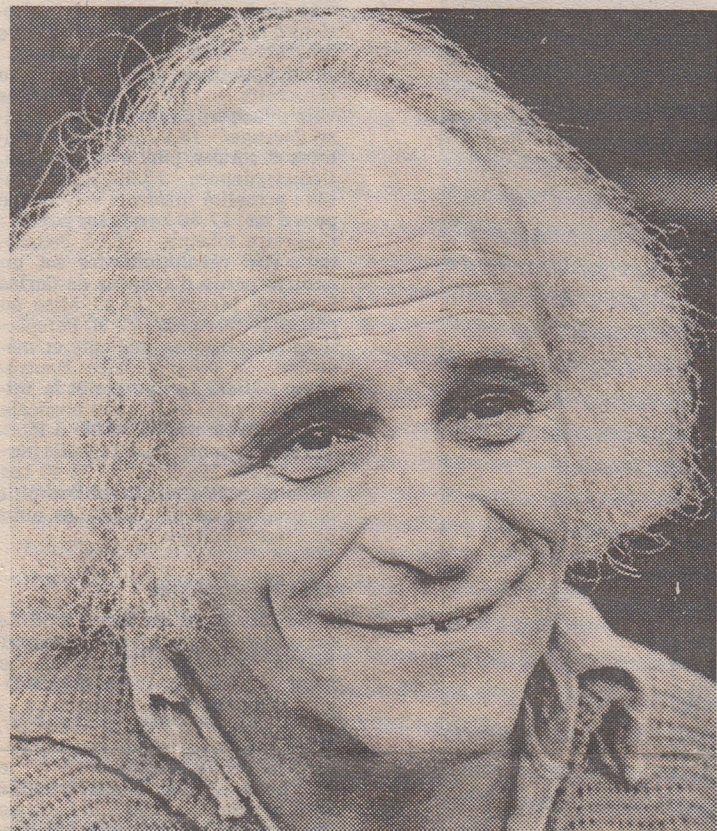


Léo par la bande

Prélude à une tournée en Belgique, Léo Ferré parle musique et se dévoile au travers d'André Breton



Léo, tout un prénom...

On ne changera plus Léo Ferré, immuable comme un vieux chêne de bientôt septante-cinq ans. Qu'il plaise ou qu'il débecte (un mot comme il les aime), on doit en prendre son parti et, finalement, n'est-ce pas très bien ainsi ? Les pros et les antis, chacun son camp. Léo, lui, s'en tape royalement. On a cru que le coffret de onze CD paru l'an dernier était un testament mais que nenni, un autre album le suit, nouveau sans l'être vraiment puisque « Les vieux copains », reprend, avec l'orchestration habituelle, des thèmes que l'on connaît bien en des mots déjà crachés. Permanentes encore, les sombres présences de Rimbaud et Apollinaire. On retrouve d'ailleurs les mises en musique des grands poètes (Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire) dans un ensemble de trois compacts.

Et puis, à côté de la permanence poétique, il y a celle, si l'on veut, poétique aussi, de l'attitude. Dans un cas comme celui de Léo Ferré, le problème de l'âge est surtout celui de l'afflux des hommages. Forcément tardifs et donc passablement téléphonés, ils sont tout ce que le vieux Léo peut haïr. Certains sont acceptables, c'est fonction de leur expéditeur : si, en 1987, les Francfolies de La Rochelle veulent faire « La fête à Ferré », c'est OK à condition qu'on ne parle pas de « Fête à Léo ». A cause de « Ce Léotard qui se fait appeler Léo »... Par contre, on l'aurait bien deviné, les Victoires de la musique ne pouvaient être son truc. L'« hommage » eut lieu sans le désintéressé et, belle trahison, le mot que Léo avait envoyé n'a pas été lu, comme il lui avait été promis. Mais qu'est ce que tout cela, à côté de la Musique ?

— Est-ce que la musique représente toujours quelque chose de vital pour vous ?

— Ah, oui, c'est extraordinaire, la musique, ah, la musique, eh oui... C'est pas facile, la musique, pas facile de se faire admettre par des musiciens des fois de talent, ce qui est rare, d'autorité, ce qui est moins rare. Je parle pour les orchestres...

— Pour vous, la fascination de la musique orchestrale a complètement pris le pas sur tout ce qui est rock ?

— Oui, oui... Concernant les grands orchestres, j'ai travaillé jusqu'en 73-74 avec un arrangeur d'un certain talent que m'imposait Barclay, moi je pouvais rien faire. Quand je suis parti de là, j'ai écrit moi-même les orchestrations de tout ce que je fais. Avec, dans l'idée, sans trop vouloir d'ail-

leurs mais ça s'est fait comme ça, que la musique puisse être jouée seule, sans les paroles. Je vais faire un disque comme cela, de mes musiques sans textes.

— Etes-vous tout à fait autodidacte en matière de composition et d'arrangement ?

— Je suis un autodidacte mais je m'invente des professeurs... En définitive, je mens parce que j'ai pris des leçons avec un musicien qui connaissait bien la question, un Russe qui s'appelait Leonid Saraniev et avait été l'élève de Scriabine. J'ai un peu triché ? Vous savez, la musique ne s'apprend pas...

— Le fait d'avoir eu pas ou peu d'apprentissage est-il un avantage pour vous ?

— Je crois, parce que cela représente quelque chose de moins lourd à porter derrière soi, et puis parce que c'est la vérité, même quand elle est pas bien foutue. Une vérité pas bien foutue, c'est toujours la vérité, c'est pas mal. Une vérité peut être pas bien habillée, on voit qu'elle est chouette. Et cette vérité qui passe dans la rue, là-bas...

— Vous écoutez la musique d'aujourd'hui ?

— J'ai plus le temps et puis ça m'intéresse pas. A la maison, les gosses passent et quand je rentre, j'entends le rock, c'est incroyable. Et pourquoi ils écoutent ça ? Parce qu'on leur dit qu'il faut écouter ça. Dans ce journal que je peux pas supporter, qui s'appelle « Libération », avant hier, il y avait un grand article-interview et puis, la page d'après, une grande pub. J'ai pensé : alors toi, tu marches à la pub, ça va comme ça... C'était sur le chanteur Sting. Quand vous pensez que tout ça, c'est payé, c'est pas drôle, hein. Payé pour en parler. Cela ne m'est jamais arrivé à moi, c'est mon honneur.

— A notre époque, qu'est-ce qui vous fait enrager ?

— Ce que je trouve insupportable, c'est la décadence intellectuelle.

— Et vous trouvez que cela va en s'accélégrant ?

— En s'accélégrant par les moyens de diffusion et tous les machins qu'il y a actuellement, quoi. Quand vous pensez qu'en Amérique, où la télévision marche tout le temps, une chaîne ne passe que de la publicité, vous savez ça ?

— Non, à ce point là, non.

— Oui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre de la publicité, et pourquoi ? Parce que ça plaît aux gens. C'est intéressant à dire, ça, parce que, vraiment, c'est gros hein ?

— Côté poésie maintenant, on ne sait pas grand-chose de vos rapports avec le Surréalisme en général, et avec André Breton que vous avez eu pour ami, un certain temps du moins...

— Ah ! Voilà l'histoire. Un jour, fin 55, André Breton écoute un de mes disques et a envie de me voir. En janvier 56, il me téléphone de sa voix fantastique. Je lui dis de venir manger à la maison, il est d'accord. Il arrive dans ce petit appartement qu'on avait à l'entrée de Neuilly. On sonne, je descends, j'ouvre, je le vois, il était en larmes, il pleurait en me voyant. Ça m'a impressionné, évidemment...

On s'est ensuite vus très souvent. J'avais loué une maison avec jardin dans l'Eure, où il y venait passer le week-end. Et un soir, je lui dis que les éditions de la Table ronde me demandent mes poèmes afin de les éditer. Je lui fais écouter ces textes au magnétophone. Puisqu'il a l'air d'apprécier, le culot me prend de lui demander une introduction. Il me dit : « C'est fait, Léo. » Il va se coucher, avec la copie dactylographiée, dans la chambre aux murs rouges qui lui faisait dire le matin : « Vous savez, j'ai dormi dans une cerise. »

Le lendemain matin, je le trouve au jardin, dans la chaise longue. Il faisait la gueule. On se connaissait déjà depuis six à sept mois et il m'a dit exactement ceci : « Léo, en danger de mort, ne faites jamais publier ce livre. » J'ai pas compris, j'ai rien dit.

Finalement, j'ai écrit moi-même cette préface, où je me vengeais un peu de lui et du Surréalisme. Peu après, il téléphone à la maison en disant : « Vous êtes des traîtres. » Je l'ai plus vu, sauf à l'enterrement de Prévert et de quelqu'un d'autre. Il s'est fâché avec tout le monde, sauf avec Péret, Benjamin Péret, qui était un chien pour lui, un chien dans le bon sens du terme.

— Avez-vous compris ce qui l'a choqué dans vos textes ?

— Il avait entendu, ça marchait, il a lu, ça marche plus. Il a vu que certaines règles de versifications n'étaient pas tout à fait respectées, que la césure tombait pas juste, etc. L'air de rien, il était très pointilleux là-dessus. Breton était un grand copain de Valéry, qui était un type très grossier avec lui. A l'époque, ils allaient tous dans des salons où la mère machin, comment elle s'appelle, celle qui lisait les vers ? Noailles ? Elle faisait semblant de s'évanouir pour se faire remarquer... Breton s'est fâché avec Valéry quand ce dernier est rentré à l'Académie française. Je lui ai dit que je le comprenais, et lui ai demandé ce qu'il avait fait des nombreuses correspondances échangées. Il me dit : « Je les ai vendues. »

— Il était très dur pour les gens avec lesquels il s'était brouillé...

— Oh oui. Breton exérait Eluard depuis que ce dernier s'était inscrit au Parti communiste et ne se privait pas de raconter tout ce qu'il savait. Il m'a ainsi expliqué qu'en face de l'appartement où habitaient Eluard et Gala — sa femme à l'époque —, il y avait un petit hôtel de passe. En accord avec son mari, Gala se mettait devant l'hôtel en faisant celle qui attend l'affaire. Quand ça marchait finalement, Eluard suivait Gala et sa proie dans l'hôtel, et, selon Breton, c'est là qu'il prenait son pied.

Propos recueillis par Dominique SIMONET.

Dernier disque en date : « Les vieux copains », EPM FDC 1116, Distributions.

Tournée Léo Ferré en Belgique : 19 février à Namur, 20 février à Liège (Forum), 21 février à Bruxelles (Cirque Royal), 22 février à Charleroi, 23 février à Mons.